

# A contre-courant, ces Ukrainiens qui reviennent dans leur pays

Depuis le début de la guerre, plus de 285 000 personnes sont reparties de Pologne, où elles avaient trouvé refuge, pour leur famille, leur travail

PRZEMYSŁ (POLOGNE) -  
envoyée spéciale

C'est une file étrange qui s'est formée aux abords du quai de la voie 5, à la gare de Przemysl, une ville polonaise toute proche de la frontière avec l'Ukraine et l'un des principaux points d'arrivée des réfugiés depuis le début de l'invasion russe, le 24 février. Ici, des salles entières sont transformées en abris, et la nuit, des femmes et des enfants fuyant la guerre s'allongent sur des lits picots ou à même le sol. Des trains passent et des bus défilent pour les emmener progressivement vers des centres d'hébergement, ici ou dans d'autres villes du pays et d'Europe. Et puis, il y a cette file d'attente qui, tous les jours, se forme. A contre-courant. Des femmes en majorité, mais aussi des enfants et quelques hommes, attendent le train qui les ramènera en Ukraine.

Depuis le début du conflit, d'après le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, plus de 2,1 millions de personnes sont entrées en Pologne, ce qui en fait le pays qui a reçu le plus de réfugiés. Dans le même laps de temps, selon les autorités polonaises, plus de 285 000 personnes ont franchi la frontière dans le sens inverse.

Chacun a ses raisons. Daryia retourne à Kharkiv, la deuxième ville d'Ukraine, dans l'est du pays, en grande partie détruite par les bombes. « Je dois m'occuper de ma mère de 74 ans », justifie-t-elle. Daryia a mis son fils de 12 ans à l'abri en Pologne. Comme Oksana, 46 ans, qui a confié ses enfants de 19 et 22 ans à des cousins établis dans le pays. Elle repart désormais vers la ville portuaire d'Otchakiv, au bord de la mer Noire, parmi les premières cibles de l'invasion russe. « Je n'ai pas peur, assure-t-elle. J'ai mon

mari là-bas, ma famille. Nous possédons des terres. »

La guerre a séparé les familles, et aujourd'hui Svetlana a une fille en Pologne et un fils de 22 ans en Ukraine qui ne peut quitter le pays, comme tous les hommes de 18 à 60 ans. Svetlana veut le retrouver à Zaporijia, une ville qui abrite la plus grande centrale nucléaire d'Europe, bombardée par les Russes. L'école maternelle dont Svetlana était directrice est fermée, mais elle compte bien soutenir son pays en confectionnant des bâches pour l'armée.

Le travail, c'est ce qui motive Tatiana, 65 ans, employée auprès de personnes âgées, à monter dans le train. « Il faut bien que quelqu'un s'occupe d'elles », s'exclame-t-elle, peu avant de partir avec sa belle-fille Irina, 42 ans, et son petit-fils Bogdan, 16 ans. Objectif : rejoindre Kiev. « Il y a dix jours encore, nous nous cachions dans des abris antibombardement, dit Tatiana. Nous avons peur, mais on espère que ça ira mieux dans quelques jours. Nous voulons rentrer. Notre foyer, c'est notre foyer. »

Alla, 60 ans, est, elle aussi, déterminée à repartir, après avoir laissé sa belle-fille et ses deux petits-enfants de 11 ans et 15 ans dans un hôtel de Rzeszow. « Mon fils m'attend pour faire tourner notre café et nos deux pâtisseries à Poltava [dans l'est de l'Ukraine]. C'est encore calme là-bas. » Est-ce

qu'elle a peur ? « Non. Pas encore. » « A Rivne [dans le nord-ouest de l'Ukraine], c'est calme aussi », explique à côté d'elle Tania, une blonde platine de 33 ans, vêtue d'un sweat rose et chaussée de bottines noires vernies. Sa mère et son fils de 8 ans sont à l'abri à Kielce, en Pologne, et elle veut retourner chez elle.

Parmi les Ukrainiens qui rentrent, il y a, chevillé au corps, l'attachement à une vie dont ils refusent de faire le deuil. Anna, 15 ans, explique dans un anglais courant qu'avec sa mère et sa sœur de 11 ans elles rentrent à Odessa. Les y attendent le père de famille ainsi que les grands-parents. En l'espace d'une semaine, les trois femmes ont été dans trois villes différentes en Pologne, à Przemysl bien sûr, mais aussi à Wrocław et à Zielona Gora, dans l'Ouest. Aucune de ces destinations ne les a retenues. « On ne veut pas vivre dans un centre avec deux cents personnes ou payer un studio 1 000 hryvnia [20 euros] par jour », fait valoir Anna.

## « Kiev, c'est notre maison »

Plusieurs fois par jour, mais de façon incertaine, un train circule entre Przemysl et Lviv, ville de l'Ouest ukrainien encore relativement épargnée par la guerre. Pour parcourir les moins de 100 kilomètres de distance entre les deux villes, il faut aujourd'hui trois bonnes heures. D'après un cheminot ukrainien croisé sur le quai à Przemysl, il y avait, mardi 22 mars, environ 1300 personnes qui étaient descendues de l'un de ces trains, et environ deux cents personnes qui y prenaient place en direction de Lviv. Parmi cette petite foule, on croise une poignée de journalistes étrangers, un Ukrainien qui rejoint les rangs de l'armée ou encore des jeunes bourgeois de Kiev.

Julia, 29 ans, et Yurii, 38 ans, étaient en vacances en Andorre il

**Parmi les Ukrainiens qui rentrent, il y a, chevillé au corps, l'attachement à une vie dont ils refusent de faire le deuil**

y a encore quelques semaines. Ce couple de cadres était parti skier dans la petite principauté indépendante quand la guerre a éclaté. Depuis, ils ont été hébergés quelque temps par des collègues de travail de Yurii, réfugiés à Czestochowa, dans le sud de la Pologne. Mais ils n'ont pas souhaité y demeurer. « Kiev, c'est notre maison », dit Julia, qui reconnaît avoir peur de ce qui l'y attend. Elle veut pourtant retrouver sa mère là-bas. Et, pour ne pas l'inquiéter, elle ne l'a pas informée de son retour.

Et puis, il y a aussi, dans la foule, ceux qui savent qu'ils ne resteront pas. Anna, 33 ans, part récupérer son fils de 16 ans. Elle montre sur son téléphone les images des dégâts causés par la bombe qui s'est écrasée dans le jardin de sa maison, à Kharkiv, soufflant les fenêtres de l'habitation et éventrant la voiture familiale. « Mon fils est resté quatre semaines dans le sous-sol avec mes parents », confie-t-elle. Malgré cela, Anna serait prête à rester en Ukraine. Mais cela fait trois ans qu'elle vit en Pologne, où elle travaille dans un hangar logistique de la marque de prêt-à-porter H&M. « Si je ne faisais pas vivre ma famille grâce à mon travail, je rentrerais », assure-t-elle. Non loin, Marta partage son incertitude. Elle rentre à Lviv après trois semaines passées en Pologne avec son fils de 2 ans. Elle dit avoir besoin de lui faire un passeport. La sœur de Marta vit au Canada. Peut-être qu'elle l'y rejoindra. ■

JULIA PASCUAL

**UN CHEMINOT UKRAINIEN  
A COMPTÉ ENVIRON  
1300 PERSONNES  
DESCENDUES DU TRAIN  
À PRZEMYSŁ, ET ENVIRON  
DEUX CENT PERSONNES  
QUI Y PRENAIENT PLACE  
EN DIRECTION DE LVIV**